

## En voilà des Histoires!

Louis-Martin Tard, *Le bon Dieu s'appelle Henri*, Montréal, Libre Expression, 1993, 534 p.

Jean-Alain Tremblay, *La grande chamaille*, Montréal, Quinze, 1993, 344 p.

Madeleine Ouellette-Michalska, *L'été de l'île de Grâce*, Montréal, Québec/Amérique, 1993, 352 p.

Francine Bordeleau

Numéro 71, automne 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38317ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bordeleau, F. (1993). Compte rendu de [En voilà des Histoires! / Louis-Martin Tard, *Le bon Dieu s'appelle Henri*, Montréal, Libre Expression, 1993, 534 p. / Jean-Alain Tremblay, *La grande chamaille*, Montréal, Quinze, 1993, 344 p. / Madeleine Ouellette-Michalska, *L'été de l'île de Grâce*, Montréal, Québec/Amérique, 1993, 352 p.] *Lettres québécoises*, (71), 15–16.

Louis-Martin Tard, *Le bon Dieu s'appelle Henri*, Montréal, Libre Expression, 1993, 534 p., 24,95 \$.  
Jean-Alain Tremblay, *La grande chamaille*, Montréal, Quinze, 1993, 344 p., 21,95 \$.  
Madeleine Ouellette-Michalska, *L'été de l'île de Grâce*, Montréal, Québec/Amérique, 1993, 352 p., 19,95 \$.



# En voilà des Histoires !

Bon an mal an la littérature québécoise produit, depuis un petit moment déjà, son quota de romans historiques. À côté d'une Madeleine Ouellette-Michalska portée par la grâce de l'écriture et du style, Louis-Martin Tard et Jean-Alain Tremblay montrent quels écueils guettent le genre.

ROMAN

Francine Bordeleau

**L**E ROMAN HISTORIQUE, C'EST COMME DANS LA RÉALITÉ, mais en mieux, forcément. Car pour intéresser le lecteur contemporain, l'auteur doit savoir placer sa lorgnette sur ce qui frappe. Facile : l'Histoire ne manque pas de grands destins, de femmes libres avant l'heure, de mystères irrésolus, de rebondissements inattendus... Sous la plume du romancier l'Histoire devient une matière spectaculaire peuplée de sombres drames, de moments stratégiques, de traîtres grandioses, de couvents remplis de jeunes filles qui attendent leur heure, de vertus bafouées. À ces poncifs s'ajoute celui de l'authenticité obligatoire, à telle enseigne que l'on finit par croire que le rôle du romancier historique consiste à traduire dans une forme divertissante de soporifiques documents d'époque.

rêvent de délivrer la Nouvelle-France de la tutelle de Londres ? Toujours est-il que le romancier fait de ses deux personnages principaux des agents secrets engagés dans le rétablissement de la suprématie française au Canada.

Nicolas et Marie-Louise de Gignac sont frère et sœur. Nés dans les environs de Trois-Rivières, ils ont quitté la Nouvelle-France après la bataille des plaines d'Abraham. Ils y retournent donc en qualité d'agents secrets, retrouvent l'ancienne nourrice de Marie-Louise et sa famille — des Malouin, ceux que l'on rencontre dans *Il y aura toujours des printemps en Amérique*, le premier roman de Tard —, croisent le célèbre marquis de La Fayette qui n'a pas encore vingt ans et voguent ensemble jusqu'en l'an de grâce 1783...

Ainsi colleté à son Histoire, le lecteur québécois devrait goûter un récit qui, en plus, n'est pas avare en rebondissements. Las ! *Le bon Dieu s'appelle Henri* s'avère plutôt lourd et long.

Cela tient en bonne partie au style de Louis-Martin Tard. Qu'on le sache une fois pour toutes : au roman d'époque correspondent un langage et une tournure idem (soi-disant). Dans un récit contemporain, on ne se délecterait jamais d'une phrase comme : «Au cours de la rencontre, Marie-Louise, si elle n'a guère eu à parler d'une voix qu'elle s'est exercée à rendre grave, n'a pas quitté des yeux le beau monsieur de La Fayette.» Ou encore : «La personne, ajoute-t-il, chargée de faire un lien entre nous sera le comte de Charlus que voici, mon principal aide de camp.» Comment se justifie cette manie d'ainsi placer, à tort et à travers dans la phrase, des notations comme «ajoute-t-il» et «dit-il» ?

Le roman historique permet apparemment toutes les lourdeurs; il permet aussi la vacuité, comme le suggère le manque de profondeur et d'envergure des personnages. Marie-Louise a des langueurs de jeune fille et, pour faire bonne mesure, un tempérament de chevalier; Nicolas fait un James Bond ahuri et peu crédible. Les deux entretiennent des rapports troubles. Mais le lecteur, au fait de la logique du roman historique — une logique qui emprunte au conte Harlequin, dans laquelle *Le bon Dieu s'appelle Henri* s'inscrit parfaitement —, a depuis longtemps pressenti la clef de ce qui devait être un haletant suspense : la morale restera sauve, ce qui était évident dès le début.



Louis-Martin Tard

## Harlequinade au temps de Louis XV

C'est en tout cas ce que donne à penser *Le bon Dieu s'appelle Henri* (le titre fait référence à ce bon diable d'Henri IV, assassiné en 1610; il fut peut-être le roi qui manifesta le plus d'intérêt pour la Nouvelle-France), le dernier roman de Louis-Martin Tard.

Nous sommes en 1765. Sombre période pour la colonie, cédée officiellement à l'Angleterre deux ans auparavant par le Traité de Paris, qui mettait fin à la guerre européenne de Sept Ans. Louis XV, qui partage manifestement l'avis de Voltaire sur la Nouvelle-France — «quelques arpents de neige», tout au plus —, ne semble pas voir là une grosse perte. Mais Choiseul, alors secrétaire d'État aux Affaires étrangères, tient à une revanche de la France contre l'Angleterre. Aussi procède-t-il à une grande réforme de l'armée et de la marine en améliorant considérablement la formation des officiers, en développant l'artillerie et en favorisant la construction navale. L.-M. Tard souligne l'importance de cette réforme, qui caractérise le passage de Choiseul en politique, en décrivant avec force détails «l'éducation» militaire de son héros Nicolas de Gignac.

Pour parvenir à ses fins, l'homme a-t-il vraiment mis sur pied, comme on le lit dans le roman de Louis-Martin Tard, un «Bureau de la Partie secrète» employant comme agents une poignée d'idéalistes qui





## Chroniques de la vie ouvrière

Si on ne sait trop quel but poursuit Louis-Martin Tard avec un roman dont le seul intérêt réside dans la reconstitution historique, le projet de

Jean-Alain Tremblay, qui signe avec *La grande chamaille* une sorte de suite à sa *Nuit des Perséides* (prix Robert-Cliche 1989) est on ne peut plus transparent : l'auteur s'adonne au roman social. Jean-Alain Tremblay est un peu dans la lignée de John Steinbeck (sans avoir toutefois la puissance du Nobel américain).

À la veille de la Première Guerre mondiale, le Québec est en pleine mutation. La moitié de la population de la province vit en ville et découvre l'âpre réalité du capitalisme; à Chicoutimi, où les travailleurs sont à la merci de la Price Brothers' and Co., le mouvement syndical prend de l'ampleur...

Tremblay fait revivre le Québec de *Maria Chapdelaine* et démontre qu'on était loin, déjà, des images d'Épinal chères à Louis Hémon. Le Québec du temps est ouvert au monde, conteste déjà le clergé, lutte contre les grosses entreprises étrangères... Le titre du roman — *La grande chamaille* — renvoie à la guerre idéologique que se livrent le syndicat catholique et le syndicat américain.

L'auteur a le mérite de lever le voile sur une période qu'on ne connaissait que par clichés interposés. Pour la véracité historique, Tremblay a scruté, entre autres documents, les procès-verbaux de la Fédération ouvrière mutuelle du Nord et la correspondance de Mgr Eugène Lapointe, célèbre ecclésiastique saguenéen qui joue par ailleurs un rôle important dans le roman, et donne à lire un Québec ouvrier aussi vrai qu'il est possible. Mais comme chez Louis-Martin Tard, c'est dans la mise en forme et la mise en scène de cette documentation que résident les faiblesses de *La grande chamaille*.

Philomène Simard, la figure centrale du roman de Tremblay, pourrait être la descendante de Marie-Louise de Gignac tant elle lui ressemble (même velléité de faire son chemin dans un monde d'hommes, mêmes contradictions entre le conditionnement social et les aspirations personnelles). Femme stéréotypée jusque dans son féminisme d'avant l'heure, Philomène est entourée de personnages dessinés à gros traits, à commencer par ses deux frères, Henri-Paul et Barnabé, qui se font la

lutte par mouvements syndicaux interposés, jusqu'à cet immigrant norvégien qui a un jour déserté son navire.

## La fin du rêve américain

Contrairement au *Bon Dieu s'appelle Henri* et à *La grande chamaille*, romans qui souffrent d'une écriture dénuée d'apprêt et de finesse — comme si la matière, l'Histoire, se suffisait à elle-même —, *L'été de l'île de Grâce* est porté par un style véritable, un souffle aussi.

Pour son sixième roman, Madeleine Ouellette-Michalska choisit un moment peu exploré de l'Histoire du Québec : à savoir cette première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle qui afflige la capitale de meurtrières épidémies de choléra et de typhus. L'été du titre du roman, c'est celui de 1847. Les navires pressés d'accoster à Québec, alors en proie à une grave épidémie de typhus, sont détournés à une trentaine de milles, sur l'île de Grâce (plus communément appelée «Grosse-Île» ou «île de la Quarantaine»). À leur bord : des centaines de pauvres gens, chassés d'Irlande par la terrible famine de 1845-1847 due à la maladie de la pomme de terre et par la situation économique désastreuse du pays,

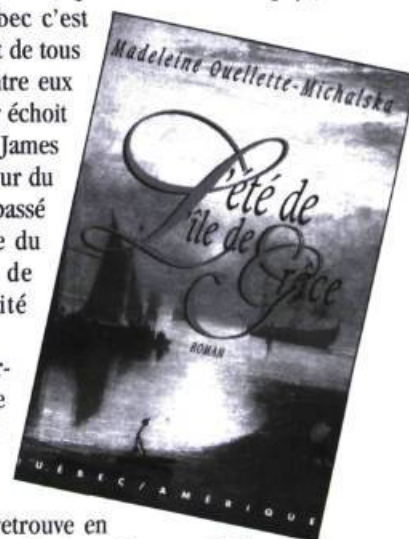
qui voient dans l'Amérique (le Québec c'est pareil) la terre de tous les possibles et de tous les recommencements. Plusieurs d'entre eux sont malades et la tâche de les soigner échoit à une poignée de médecins dont le Dr James Milroy, qui vient d'être nommé directeur du lazaret de Grosse-Île, cette «île sans passé ni avenir qui ne retenait du passage du temps que son odeur, une odeur de pourriture humaine que l'humidité décuplait».

L'épidémie de typhus du siècle dernier n'est pas sans évoquer l'actuelle épidémie de sida, et Madeleine Ouellette-Michalska y a peut-être songé. Mais son roman est beaucoup plus qu'une simple métaphore. On retrouve en effet ici un thème cher à l'écrivaine, traité dans *L'amour de la carte postale* et *La maison Trestler ou le 8e jour d'Amérique*, à savoir l'illustration et la dénonciation du mythe de l'Amérique considérée, en Europe, comme la Terre promise. L'Amérique réelle est tout autre, on le sait, et en situant son roman dans une période habitée par la souffrance et la mort, Ouellette-Michalska accentue en quelque sorte la dichotomie entre le rêve et la réalité.

Mais *L'été de l'île de Grâce* est aussi un magnifique roman impressionniste chargé d'odeurs et d'atmosphère, qui suggère plus qu'il ne décrit (ainsi ne sait-on presque rien de l'allure physique de ses personnages). Madeleine Ouellette-Michalska montre par là même comment le roman historique peut être bien davantage qu'une simple reconstitution d'époque. Débarrassé de ses poncifs, renonçant à la tentation de réduire le passé, le roman historique entre ici de plain-pied dans la fiction tout court.



Madeleine Ouellette-Michalska



  
imprimerie gagné ltée  
**LIVRE**

Louiseville, Qc 1-800-567-2154  
Montréal, Qc 514-527-8211  
Ottawa, Ont. 1-800-268-8211  
Québec, Qc 418-844-7748  
Télécopieur: 819-228-8390 Télécopieur: 514-521-4660 Télécopieur: 514-521-4660 Télécopieur: 418-844-0694